

Dans les quartiers l'émergence artistique des jeunes

André VIDEAU *

A y regarder de près, (d'où, de qui et de quoi on parle), les éclosions artistiques des jeunes des "quartiers" sont bien plus "en symbiose avec l'esprit du temps" que les discours démagogiques ou condescendants — les deux porteurs d'effets d'exclusion — dont ils font l'objet. Qu'est-ce que cela serait si l'on pouvait véritablement offrir les moyens de l'épanouissement artistique à ceux qui en ont les capacités intrinsèques" ?

Caractéristiques et paradoxes

D'où parle-t-on ?

L'appellation "quartier" suscite bien des réserves. Sauf cas particulier nous sommes à la périphérie des villes grandes et moyennes, non plus dans les banlieues pittoresques et surannées, résidentielles et laborieuses où se côtoyaient actifs et retraités, pavillons et jardins des classes moyennes et ouvrières, à proximité des ateliers et des chantiers, mais aussi des ballades et des bals musettes, du vélo et du canoë, des cueillettes, des flirts, des fritures et du petit vin blanc... Ces banlieues qui dans le temps générèrent un art de vivre et surent inspirer peintres et poètes, paroliers et compositeurs, photographes et cinéastes, romanciers et nouvellistes. Banlieues à différencier des faubourgs, agglomérations repoussoir, repère des classes dangereuses, vivier glauque pour les auteurs de polars ou terre d'élection pour les chansonniers anarchistes.

Nous sommes dans "les grands ensembles", solution urbanistique d'urgence à l'afflux de populations venues de lointains disparates et répondant, bon gré, mal gré, à l'appel d'embauche des trente glorieuses. Réponses jugées a posteriori désastreuses, aujourd'hui que l'on a oublié les conditions de vie antérieures, non seulement dans les contrées d'origine (campagnes, pays d'émigration, anciennes colonies, territoires d'outre-mer) mais sur place : foyers et bidonvilles, taudis et roulottes... Aujourd'hui que les dégradations prématurées et la surpopulation permettent surtout de faire le bilan des carences de ces cités, de ces blocs, de ces barres et de ces tours, qui certes apportaient l'eau, le gaz et l'électricité, voire le téléphone, l'ascenseur et la baignoire et parfois la proximité d'un espace vert, d'une aire de jeu ou seulement d'un parking, mais très mal lotis pour tout ce qui facilite les relations humaines

* *Chargé de Mission
ADRI, Paris*

malgré la concentration démographique : commerces, antennes administratives et moyens d'évasion (transports ou lieux de proximité pour le divertissement ou la culture). Ne les avait-on pas baptisées très tôt "des cités-dortoirs" ?

Bien sûr ces quartiers en difficultés bénéficièrent de quelque sollicitude des pouvoirs publics et au fil du temps divers dispositifs s'efforcèrent de pallier les défaillances et les détériorations. Mais l'ampleur de la crise économique ne facilitait pas les choses. Elle frappait en priorité les ouvriers sans qualification, les personnes âgées aux faibles revenus, les jeunes adultes sans formation, les familles mono ou pluri-parentales... Les immigrés constituant souvent les contingents majoritaires de ces diverses catégories. Tous ou presque habitaient ces quartiers durement frappés.

De qui parle-t-on ?

Leurs parents venaient de plusieurs ailleurs en grande misère économique ou politique (terres arides ou calamiteuses, latifundia, dictatures, colonies, décolonisations ratées...) fixés momentanément ici pour vendre leur force de travail. Voyageurs sans bagages, sinon la caractéristique valise en carton ou en rabane mal ficelée, impedimenta de route pour quelques provisions de bouche et babioles nostalgiques. De bagage culturel point, hors des croyances, des légendes, des recettes pour manger et pour guérir, pour aimer et pour haïr, des contes et des comptines... ce que l'on qualifie pompeusement d'anthropologie.

Ils n'avaient peu ou rien connu de l'école et de la modernité (quand elles se développaient) dans le pays quitté. Les conditions d'accueil et de travail n'allaient guère favoriser leur épanouissement dans le "pays de sédentarisation" supposé provisoire, l'insertion restant précaire au niveau de l'apprentissage du langage, résumée à la communication dans le travail, le commerce de première nécessité, éventuellement les médias audiovisuels.

Leurs enfants n'auraient pu être que des voyageurs immobiles, entre une culture des parents cantonnée à



domicile, amputée et trop porteuse de contraintes et de tabous, et un enseignement scolaire obligatoire et pas toujours adapté (comment l'aurait-il été à des effectifs souvent si disparates ?) n'offrant de véritables chances qu'aux plus aguerris ou aux plus motivés. C'est pourtant du sein de ces jeunes si souvent stigmatisés pour des conduites déviantes ou seulement des présences désœuvrées et stériles (surtout pour eux-mêmes !) que vont apparaître, sous forme collective ou individuelle, une multitude de prestations artistiques pluridisciplinaires, approximativement baptisées "cultures urbaines", reflet d'un métissage des goûts, des influences, dus aux origines autant qu'à l'environnement.

De quoi parle-t-on ?

La dénomination "cultures urbaines" pour désigner l'insolite prolifération d'événements (et d'avènements) artistiques sur ces quartiers si communément marginalisés, provoqua elle aussi bien des réticences. Sans nier le phénomène, son ampleur et sa diversité, les plus pusillanimes préférèrent parler d'émergence. Les faits sont là. Tous les espoirs sont permis mais tous les doutes ne sont pas dissipés car toutes les conditions ne sont pas remplies.

Malgré une fréquentation aléatoire de la culture d'accueil et une moindre implication dans ses manifes-

tations —pouvant aller jusqu'au rejet, sans signifier pour autant une adhésion active à la culture des parents ou des grands-parents — il y avait eu quelques signes avant-coureur.

En 1984 "Les enfants de l'immigration" présentaient à Beaubourg, durant quatre mois, une série de productions, élaborées pour la plupart dans les banlieues de Paris, de Marseille ou de quelques autres villes industrielles. On y apprécia des réalisations chorégraphiques, plastiques ou musicales. On y décéla même l'amorce d'un éphémère "théâtre beur".

Dans l'ensemble, chaque prestation était encore marquée par l'appartenance et le réflexe migratoire que renforçaient l'audience et la programmation très compartimentée de l'émission de télévision "Mosaïque" (1) où parmi des artistes "à visa" venus quasi en touristes sur les terres d'immigration, passèrent à leurs débuts Fernando Marquez, Idir, ou le groupe Carte de séjour, Rachid Bahri ou le groupe Diferenças et puis aussi Karim Kacel, Hamou, Mounsi... (pour la plupart enfants des banlieues d'origine immigrée).

Mais dans les années qui suivirent les choses évoluèrent assez vite. Avec les générations montantes, le courant différentialiste sembla perdre du terrain. Non que l'école de la République, obligatoire et égalitaire pour tous, ait pleinement réussi son travail d'homogénéisation : l'intégration reste toujours un chantier. Des éléments conjoncturels, loin de stopper les élans créatifs des jeunes de banlieue, leur ouvrirent d'autres horizons, leur impulsèrent d'autres énergies.

Le goût du cosmopolitisme plus largement répandu dans le grand public, notamment dans le domaine musical, pallia parfois les insuffisances de transmission du patrimoine familial, procéda à une revalorisation des expressions traditionnelles, voire à une levée des préjugés et des tabous. Exemples du retentissement des rythmes africains des Touré Kounda, Mory Kanté, Youssouf N'Dour ou d'autres, ou de l'insolente percée du raï, musique oranais malfamée, avec sa cohorte de chebs et chebahs et les triomphes d'un Khaled ou d'un Mami, allant jusqu'à une édulcoration familiale et commerciale (le raï love) et une relève du raï francarabe avec de jeunes artistes "pur beur" tels les Zebda de Toulouse, les Sawt el Atlas de Blois ou le phénomène Faudel de Mantas La Jolie, doté d'une grand-mère chikhate et de "parrains" spécialistes des musiques amplifiées.

La prégnance de la rue ou de l'espace vague (terrain, cage d'escalier, terrasse, hall squatté et détourné des lieux culturels officiels ou des stations de transports), où se forment et se mélangent les bandes, où s'échangent et se modèlisent les goûts et les modes, où se codifient les langages et les pratiques. Source culturelle toujours effervescente capable d'effacer ou de brouiller un message scolaire trop hésitant ou trop autoritaire et manquant en tous cas d'adéquation avec les préoccupations vibrionnantes d'une jeunesse en quête de références communes et singulières, malgré la diversité des origines, des parcours et des desiderata parentaux. Capable aussi de résister à l'uniformisation communautaire que certains aimeraient imposer sous des prétextes moraux ou nationalistes ou, plus pernicieusement, d'intégrismes politiques ou religieux, voire sociologiques, (comme tels zélateurs du multiculturalisme). Capable enfin de s'adapter, sans trop de subordination aux débordements et à la surconsommation des médias mondialistes (largement dominés par les canons U.S.) ainsi qu'aux martèlements publicitaires pour imposer des mimétismes consuméristes. Les avatars du hip-hop à la française sont de ce point de vue exemplaires de la capacité d'absorption d'un mouvement venu d'ailleurs — ni des pays d'origine, ni du pays d'accueil — de son appropriation et de sa régénération.

Il aurait été vain de calquer sur la bigarrure de nos banlieues un mouvement issu des ghettos noirs américains, même si son humanisme énergique et néanmoins pacifique (au départ) tout comme son interdisciplinarité artistique, dans le rap, le graf, la break-dance, faisaient largement appel au défi et à la performance, pouvaient trouver de l'écho dans toutes les revendications et vellétés d'expression des jeunes du monde. Au B.Boy ou au M.C du Bronx ou de Watts et à leur message de combat civique, le rapeur hexagonal, ajouta des références de meddah, de griot et de troubadour et puis, bien sûr, toute une tradition de chanteurs engagés, de barricades en cabarets, d'obscur MJC en concerts champêtres, à la notoriété de Ferré, Ferrat, Brel ou Brassens, Aznavour ou Béart. Aujourd'hui M.C Solar, Iam, ou NTM (et quelques autres) ont voix au chapitre "chanson française" et ont su imposer un courant artistique à part entière, malgré une prolifération de clones sans talent et sans avenir qui encombrent les ondes, découragent les tympanes et effrayent bien inutilement les pouvoirs publics...

Même souci d'invention, d'ouverture et d'authenticité dans les "danses urbaines", parties d'un smurf

systématique pour arriver à des chorégraphies élaborées où des compagnies comme Käfig, Acrorap, Aktuel Force, marchent sur les traces des précurseurs Black-Blanc-Beurs ou Traction-Avant.

Ressources et réserves

L'amplification du "mouvement hip-hop", parfois dans une surenchère de show-biz et de faits divers (ainsi les démêlés avec la police ou la justice de certains tagueurs ou de groupes comme Ministère Amer ou Deux balles-deux neg's,) ne doivent pas obnubiler. Il ne saurait y avoir d'assignation à résidence : la reconnaissance du rap, du graf et de la break dance, déborde des banlieues et les banlieues s'intéressent et se montrent inventives dans toutes sortes d'autres disciplines.

D'abord, on l'a vu, le hip-hop à la française ne s'enferme pas dans l'orthodoxie : les danseurs ont du goût et des aptitudes pour aller musarder vers le jazz, le contemporain, la capoeira, le bhuto. A la suite de pionniers comme la Mano Negra ou les Nègresses Vertes, pas effrayés par le rock musette ou tout autre mélange des genres, des jeunes groupes souvent composés de musiciens aux parcours riches en bifurcations, imposent des styles composites, tels Gnawa Diffusion, Malka Family ou l'époustouflant Orchestre National de Barbès.

L'équation : jeunesse des banlieues = hip-hop serait fautive et surtout dangereuse, toute hégémonie portant ses intolérances et ses exclusions. Bien sûr il y a quelques éléments réducteurs, phénomènes de groupe et effets de mode : un parler au verlan ponctuel et aux intonations outre-marines ; une démarche balancée qui tient de la parade de ring et de la flânerie sous les cocotiers, des vêtements chèrement taillés par deux ou trois marques trust qui uniformisent des tenues que l'on voudrait singulières et authentiques, une violence ritualisée, destinée à théâtraliser un quotidien un peu fastidieux, mais qui paralyse et dénature ou refoule des sentiments sincères. Ces "portraits-robots" montrent assez les limites de l'exercice. Tous les jeunes des banlieues sont loin de se conformer au look en vigueur. Ils n'en portent souvent qu'un signe distinctif éphémère qui n'a pas d'incidence sur leurs affinités culturelles et sur les pratiques artistiques qui s'y réfèrent.

Ainsi l'univers musical des banlieues est traversé par bien d'autres courants. On a déjà vu la grande

faculté de synthèse d'éléments qui peuvent épisodiquement se réclamer du hip hop. Il faudrait parler aussi des innovations (la techno). On a vu également les tendances modernisées de bien des musiques des pays d'origines et des retours très rétro (le tango, le flamenco, tous les rythmes afro-cubains, du boléro au mambo, à la salsa, le fado avec le succès des musiques lusitaniennes portées souvent par des groupes liés à l'immigration : Madrédeus avec Thérèse Madruga, Bevinda, Cesaria Evora, Dos Enamorados). N'oublions pas non plus le renouveau des musiques populaires dans ses terres d'élection : la banlieue. Renouveau instrumental du violon et de l'accordéon et renouveau du répertoire à travers des groupes de composition métisse mais qui se revendiquent en continuateurs de la chanson française rouspéteuse, sentimentale, guincheuse. Les Têtes Raïdes, Blankass, la Tordue, Au p'tit bonheur, Louise Attack, Pigalle, Chanson Plus Bifluorée,... où les enfants d'immigrés ont souvent des places de choix. Que dire encore des phénomènes de boys band (dont le succès juvénile soulève bien des acrimonies) et dont le groupe leader issu de Montfort l'Amaury, 2B3, compte un fils d'émigré Yougoslave et un autre, Tunisien.

Certes la musique occupe une place prépondérante dans l'univers artistique des jeunes (et des moins jeunes). Nous avons signalé les déboires de l'expression théâtrale à travers la croissance interrompue du théâtre beur. Est-ce à dire qu'une jeunesse qui a un tel sens de la représentation, de l'apparence, de l'excès, au point de mettre en scène pour les exacerber une grande partie de ses rapports publics (avec les forces de l'ordre et les représentants législatifs, les commerçants et tous les agents administratifs, avec les copains et les bandes rivales, avec les aînés et les cadets, avec les partenaires du sexe opposé, les parents et les proches, et souvent avec elle-même), recherchant à tous les coups l'approbation ou l'opprobre de spectateurs réels ou imaginaires, s'est détournée du théâtre traditionnel ? Point. Mais comme il y faut des codes, des rites, des apprentissages, les plus motivés se sont tournés vers un cursus "de droit commun" qui passe par les ateliers et les conservatoires, les cours et les parcours patients des compagnies. Beaucoup commencent à "percer", souvent aidés par le cinéma et la télévision qui offrent des débouchés plus faciles (à ceux qui ont le talent et la chance de franchir des obstacles à répétition). La liste s'allonge de Roschdy Zem à Sami Naceri, de Jamel Debbouze à Sami Bouajila... Le spectacle vivant offre d'autres possibilités, parfois plus proches de l'esprit de

dépassement et de performances du hip-hop ou des carrières sportives (le sujet n'est pas là mais comment résister à évoquer l'effet Zidane, Thuram ou Thierry Henry ou la composition des équipes d'athlétisme, mettant plus que jamais les banlieues à l'honneur).

Il faudrait parler du développement des arts de la rue même si la poussée y reste plus forte d'aller faire du spectacle dans les quartiers que d'intégrer vraiment dans leurs équipes chevronnées de jeunes débutants friands d'exhibition et prêts pour les risques et l'endurance. Plus attirantes semblent les disciplines pourtant très rigoureuses du cirque ou de toutes les activités liées à la glisse (elles aussi mitoyennes du sport). On aura la révélation de l'importance de l'émergence dans ces secteurs pour peu que l'actualité veuille y braquer ses projecteurs.

Derniers domaines où émergent les cultures de banlieue portées par les jeunes issus du mélange communautaire qui les portent : les fabriques de mots et d'images fruits du témoignage ou de l'imagination. Comme les disciplines s'interpénètrent nous avons abordé indirectement l'un et l'autre à travers le rap, le graf, le spectacle vivant ou tout simplement le mode de vie, très mis en perspective (faute de scène). Il y a aussi ceux qui courageusement prennent la plume (encouragés par les réussites d'Azouz Begag, de Tassadit Immache, d'Ahmed Kalouaz ou de Paul Smaïl) ou ceux qui se contentent de fréquenter des ateliers d'écriture qui libèrent et modèlent leur expressions et leurs sentiments, souvent animés par des écrivains de renom.

La fascination pour l'image (photo, cinéma, télévision, outre l'irrésistible attirance de maîtriser la technologie) peut avoir des motivations supplémentaires. Pour certains, notamment de culture musulmane, l'impression, trouble et exaltante, d'enfreindre un tabou. Pour beaucoup, la volonté un peu velléitaire de s'emparer d'un média que d'autres manipulent sur leur dos (à ce qu'ils prétendent, mais ce n'est pas aussi simpliste et on sait bien que l'arrivée d'une équipe de télévision sur un quartier donne lieu à un jeu interchangeable du chat et de la souris). Plus sérieusement d'autres porteurs d'une véritable inclination cherchent à renouveler les exploits autodidactes de Mehdi Charef ou de Malik Chibane, ou d'emprunter les filières normales de la profession, tels Chad Cherrouga au Lycée Boukhitine, Azize Kabouche ou Mohamed Camara. Notons que des jeunes femmes, Yamina Benguigui,

Zarina Khan, Zohra Ghorab-Volta, Rachida Krim ont réussi à imposer dès leurs débuts des oeuvres fortes qui le plus souvent, entre réalité et fiction, portent témoignage de la vie des leurs dans les quartiers qui nous préoccupent.

Tout serait donc en voie de perfection et une culture nouvelle, en parfaite symbiose, non seulement avec les quartiers, mais avec l'esprit du temps, serait en éclosion et bénéficierait déjà de la reconnaissance. L'équilibre est bien plus périlleux entre exaltation démagogique de produits et d'artistes ayant souvent encore beaucoup à se perfectionner et dénigrement ou condescendance pour une socio-culture, entendez sous-culture, tout juste bonne à éteindre les incendies, à cautériser les plaies, à réduire les fractures.

Les artistes de banlieue ne sont ni des produits exotiques, ni des succédanés — ni des perroquets, ni des caméléons. Pas davantage des pompiers ou des assistantes sociales.

Les retards culturels de tout ou partie d'une génération se rattraperont dans une école adaptée, dans des structures proches ou éloignées, mais qui sauront éveiller des désirs, dispenser des plaisirs et offrir les moyens de l'épanouissement artistique à ceux qui en ont les capacités intrinsèques. Car hélas l'émergence parcellaire d'aujourd'hui, malgré tout ce qu'elle représente de positif pour lutter contre les dérives de la société et les frustrations des individus, est encore porteuse d'exclusion.

(1) décembre 76 - décembre 88